

**Jocelyn Létourneau. *Que veulent vraiment les Québécois ?*
Montréal, Boréal, 2006. 180 p.**

Sébastien Socqué

Volume 8, numéro 2, printemps 2008

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/1022845ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/1022845ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Centre de recherche en civilisation canadienne-française

ISSN

1492-8647 (imprimé)

1927-9299 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Socqué, S. (2008). Compte rendu de [Jocelyn Létourneau. *Que veulent vraiment les Québécois ?* Montréal, Boréal, 2006. 180 p.] *Mens*, 8(2), 432–438.
<https://doi.org/10.7202/1022845ar>

meilleure façon d'y parvenir qu'en leur montrant que le meilleur de leur société provenait de, s'incarnait dans et encourageait l'effort individuel ? » (p. 320)

Il n'était pas possible, dans cet espace restreint, de rendre justice à un ouvrage aussi riche et stimulant sur plusieurs questions appartenant à cette inlassable quête d'une identité canadienne dans le cadre américain. Tous ceux qui cherchent à mieux comprendre le Canada et même le Québec ont intérêt à lire cet ouvrage.

Louis Balthazar
Département de science politique
Université Laval

Jocelyn Létourneau. *Que veulent vraiment les Québécois ?* Montréal, Boréal, 2006. 180 p.

Constatant qu'« il est assurément difficile, voire périlleux, de qualifier la communauté nationale québécoise », que « [j]usqu'ici la natiologie québécoise [...] n'a pas produit de résultat probant » (p. 126) et considérant que s'en ressentent le travail des historiens comme la *praxis* des contemporains, Jocelyn Létourneau réinvestit le champ métahistorique pour proposer « une problématique générale portant sur [...] l'intention nationale qui traverse l'histoire du Québec » (p. 8). L'auteur entend présenter « des points de vue inusités sur des lieux connus » (p. 9). Le texte est dense, suggestif et ambitieux, d'une hybridité, d'une facture et d'une orientation substantielle qui, selon toute vraisemblance, déroutent et inspireront.

Bien qu'il s'agisse ici d'*intentions*, l'auteur opérationnalise d'emblée son paradigme en l'appliquant à quelques jalons cru-

ciaux du *parcours* historique, c'est-à-dire la manière dont ces « intentions » se seraient incarnées, objectivées. Ainsi, contrairement à ce que suggèrent le titre et la référence constante à des *intentions*, il ne s'agit pas de procéder à l'élaboration d'une histoire (de l'évolution) des intentions envisagées comme *représentations des acteurs*, ce qui aurait pu prendre la forme d'une histoire des *idées*, au sens très large.

Cette « problématique générale » se compose d'un « ensemble de propositions cohérentes » aménageant « un itinéraire possible de compréhension » et un « parcours interprétatif » permettant de « saisir l'intention nationale des Québécois dans le temps » (p. 8).

Elle est exemplifiée dans des passages qui résument de manière condensée et concise des segments complexes de l'histoire (de l'intention) québécoise. Le livre contient également des passages nettement plus sibyllins, ainsi que quelques perfidies interprétatives, et des silences, qui risquent fort d'être pris à partie.

Mes commentaires porteront plutôt sur la manière dont Létourneau tente de légitimer ce cadre conceptuel que sur les applications historiographiques qu'il en propose, puisque je suis moins incompetent pour discuter la recevabilité de la première que pour évaluer la pertinence des secondes. Tout le défi est de traduire « le caractère tirillé, voire écartelé et déchiré de l'expression nationale des Québécois » (p. 16) sans produire un récit du « pays incertain » de Jacques Ferron. Un autre défi de l'auteur est de reconduire sa conviction emblématique que « l'intention politique et [...] l'affirmation nationale des Québécois [...] s'appuient sur l'ambivalence comme mode d'être » (p. 104) et, d'un même geste, de signifier que « cette attitude traduit pourtant une réalité limpide » (p. 122), dont l'histoire n'a de cesse de proposer « une réaffirmation claire et nette » (p. 104). La gageure n'est pas mince.

Cette nouvelle intervention dans la querelle québécoise de l'ambiguïté est l'occasion de polémiquer avec Gérard Bouchard, qui me semble être la cible principale de l'ouvrage, et dont les travaux récents sont explicitement, et hargneusement, visés.

La continuité avec un précédent recueil d'articles (*Passer à l'avenir*, 2000), qui avait généré d'importantes discussions, est forte ; on note aussi quelques nouveautés :

1) On pouvait comprendre *Passer à l'avenir* comme le projet de dénationaliser l'écriture de l'histoire et la représentation du pays. Dorénavant, Létourneau ne boude plus le registre du national, quoique la pensée de la nation, aux accents héraclitéens, qui se fait jour ici en redéfinisse assez radicalement le genre. Cette différence semble toutefois n'être qu'essentiellement verbale.

2) Tandis qu'ambivalence/ambiguïté étaient alors définies comme résultantes d'une oscillation jamais synthétisée entre une assomption des refus de l'assimilation et de l'excentration, ces concept-souches se trouvent dorénavant installés au centre d'un jeu plus sophistiqué où interviennent en outre les périls du « détachement de soi » et de « l'enfermement en soi » (l'ambivalence létournienne consiste à alterner entre son ancien et son nouveau schéma explicatif). Une fois schématisé (p.17), cela donne une figure à quatre sommets (un carré) correspondant à des « pôles » auxquels sont associés des « désirs » et des « périls » spécifiques. Un cercle, inscrit dans le carré, représente une continuité entre les divers pôles. Les « facettes paradoxales de l'intention politique des Québécois » (p. 16) se livrent sous la forme d'une insolite et « véritable quadrature de cercle » (p. 19), qui n'incommode nullement Létourneau. Ce que l'auteur appelle l'« historicité » des Québécois est la résultante de ces quatre « vecteurs d'être » (le recours aux concept d'« historicité » et

d'« intention » permet à Létourneau d'éviter un concept galvaudé, celui d'« identité », ainsi que des concepts qui angoissent les historiens québécois, ceux d'« essence » et de « *telos* ». Peut-être est-il facétieux de remarquer que, s'il faut considérer que les quatre vecteurs sont représentés dans ce carré (techniquement, ils ne le sont pas), et qu'ils ont leur origine dans le centre de la figure, la somme vectorielle en est nulle et suggère la stagnation... Ce n'est pas ce qu'entend Létourneau puisqu'un autre schéma (re)présente la « trajectoire historique des Québécois » (p.145), et ressemble à ce que l'on obtient si l'on trempe deux escargots dans de l'encre avant de les laisser déambuler sur une surface plane.

L'explication proposée à l'absence de « résultat probant de la natiologie » (p. 126) consiste à soutenir que cette faillite des intellectuels découlerait de leur incapacité de garder leur sang-froid analytique face au défi posé par cette « quadrature de cercle » (p. 16). Cela se traduit par une impatience, une intransigeance et une intolérance herméneutiques, et par la prégnance chez certains d'une « utopie » (p. 149) et de poncifs interprétatifs, résultant le plus souvent d'un « entêtement à substituer leur projet politique à leur objet d'investigation ». Létourneau tente de procurer de la résonance narrative aux résistances exercées par « la réalité vive du monde vécu », « la pesanteur de l'histoire » et « les plis du social » (p. 14), résistances qui contrecarrent la tendance, notamment au sein de la constellation souverainiste, à confondre un *espoir* historico-politique avec un *savoir*, fonctionnant comme une « théologie argumentative » (p. 11) (le genre d'évidence qu'on ne remet pas en question sans commettre un *sacrilège*. La conviction létournienne à l'effet qu'au sein de cette constellation on serait résolument incapable de la moindre lucidité et imperméable à toute nuance est évidemment très discutable).

Contre la narration de la nation empêchée et inaccomplie, dont Létourneau retrace et critique différentes modali-

tés, il plaide en faveur du paradigme de la « nation mineure » (p. 130) aspirant à l'« interdépendance » (p. 137), dont les modes d'action, d'insertion dans le continent, et de perpétuation de soi, se distingueraient par le conservatisme progressiste, le « pragmatisme astucieux » (p. 42) ou « circonspect » (p. 16), l'« opportunisme circonstanciel » (p. 119), « un affirmationnisme réfléchi » (p. 16) et un « réformisme de conciliation » (p. 47). Il n'est pas toujours facile de suivre l'auteur dans les moindres circonvolutions de son exposé mais on peut néanmoins percevoir que sa cible principale (ou l'une d'entre elles) est l'idée de l'inéluctabilité et de la nécessité, de fait et de principe, de la souveraineté du Québec. Une part importante de ce que Létourneau a à dire sur l'intention politique des Québécois doit contribuer à faire comprendre que l'indépendance pure et stricte de leur État est étrangère à leur visée primordiale. Cela ne signifie pas qu'ils seraient pour autant disposés à sacrifier leur autonomie, mais cela signifie qu'ils ont prioritairement tenté jusqu'à aujourd'hui (et probablement persisteront-ils à le faire demain) de préserver et de réinventer cette autonomie en évitant de compromettre la relation privilégiée, quoique paradoxale, à l'Autre. Cela ne signifie pas non plus qu'ils ne réaliseront jamais cette souveraineté mais simplement que la souveraineté n'est pas, n'a jamais été, et risque de ne pas apparaître de sitôt comme, autre chose qu'un choix à défaut.

L'auteur soutient que l'Autre (par excellence, *Rest-of-Canadian*) est crucial au Soi québécois. Cela est aussi un leitmotiv de *Que veulent vraiment les Québécois*. L'intention québécoise aurait toujours consisté à ne pas se l'aliéner. Ainsi, il est difficile de comprendre pourquoi l'auteur n'explique pas comment il est possible que le Québécois soit si passionnément lié à cette Autre sans s'intéresser à Elle concrètement, sans manifester la moindre curiosité réelle pour Elle, pour ce qui l'anime, ce qui est de valeur pour Elle. Cette Autre figure ici

de manière abstraite. Si cette Autre n'était qu'une contrainte, exerçant un empire, ou quelque chose de semblable, on comprendrait cette indifférence ou cette défiance québécoise, mais Létourneau ne parle précisément pas en ces termes-là. Quoi qu'il en soit, ce dernier devra expliquer pourquoi ce rapport à l'Autre fonctionne si peu suivant les modalités de ce que Samuel LaSelva appelle la *fraternité*.

S'agissant de la posture politique et axiologique qu'adopte Létourneau face aux intentions des Québécois, l'évolution et la permanence de leur configuration, on perçoit qu'il les trouve raisonnables et tout à fait adéquates, mais ce livre n'a pas pour ambition d'en produire une *légitimation*. Il aurait pu s'avérer intéressant que, comme historien, l'auteur en propose une *explication*. À cet égard, on reste dans le flou, même si quelques prémisses et esquisses d'explication transparaissent, en filigrane. On peut imaginer qu'une telle explication installerait Létourneau sur un terrain glissant.

La tentative de représenter ce qu'il a déjà appelé « le mystère » et « le casse-tête du Québec » engage l'auteur à inventer un vocabulaire qui aidera à faire « admettre ce qui semble inadmissible à la raison » (*Le Québec, les Québécois*, p. 129). Cette aspiration à l'adéquation du langage au réel alambiqué semble motiver un adage du type « À réalité étrange, concepts étranges et langue étrange ! », et, si l'on doit se fier au vocabulaire mobilisé, la réalité qu'il tente de décrire est stupéfiante. Cette tentative de penser « l'impensable » suscite une inflation néologisante et métaphorisante ainsi qu'une tendance accentuée à l'usage déviant et innovateur du langage. L'avenir nous dira si ces usages s'imposent ou s'avèrent impraticables. En attendant, il est difficile de dire si l'on se trouve en présence d'autre chose que ce que Paul Valéry appelait une « tendance à augmenter *gratuitement* la pensée » (ce que Létourneau désigne avec dérision par « l'enchantement des

mots » et « l'enthousiasme des grands concepts exaltants », p.14).

L'auteur est à la fois l'un des rares à s'imaginer qu'une quadrature de cercle puisse être « conceptualisée », « résolue » (p. 19) ou synthétisée et l'un des rares à avoir le courage de s'y confronter. Ce livre expose éloquemment une *intention* de Jocelyn Létourneau, mais il faudra encore attendre pour voir cette intention éventuellement réalisée ou exaucée. Il lui sera difficile de s'acquitter de cette tâche en faisant l'économie de la prise en considération des critiques, qui ont été adressées à des textes antérieurs, et qui me semblent valoir essentiellement pour celui-ci.

En attendant, ce dernier opus, qui est comme une extrapolation historiographique des intuitions politiques d'André Pratte, en idiome deleuzien, saura inspirer, mais ne comptera pas *autant qu'il aurait dû le faire* au sein du maelström métahistorique qui caractérise le Québec contemporain et au sein duquel une position du type de celle défendue par Létourneau devrait être l'une des importantes contributions au débat. Létourneau me semble se situer, ici, en deçà de son potentiel.

Enfin, il ne peut probablement pas être tenu responsable de la regrettable absence d'index.

Sébastien Socqué

Philosophie

Université de Paris IV Sorbonne